

La maîtresse d'école

Mots imposés : crabe, brio

Je l'avoue d'emblée, j'ai triché un peu. Dès que j'ai vu le thème, j'ai pensé à l'apprentissage de l'écriture et à l'institutrice qui m'y a initiée. Je vais l'appeler Yvette.

Yvette, c'est ainsi que la plupart parlaient d'elle au village, y compris mes parents. Évidemment, ses élèves ne s'adressaient à elle qu'en employant un respectueux mademoiselle. Mademoiselle Gendron était une institutrice sévère. À ma connaissance, elle a toujours enseigné la première année du primaire. Était-ce un bon choix ? Je ne le crois pas, j'aurais préféré une personne plus douce, plus facile d'approche, mais j'imagine que le hasard en avait ainsi décidé. Puis, les années passant, les autorités n'avaient pas eu envie de lui donner de l'avancement. Ou, peut-être, n'était-elle pas vraiment ambitieuse. Enfin, elle n'était certainement pas du genre à magouiller en coulisse. Toujours est-il que mademoiselle Gendron a assumé l'initiation scolaire de nombreuses générations. Si elle n'a pas enseigné à mon père, c'est qu'une autre mademoiselle Gendron, sa sœur, l'a fait. Ma mère, elle, a été épargnée ayant commencé l'école au village d'à côté. Mademoiselle Gendron a probablement enseigné pendant une cinquantaine d'années, plusieurs générations y ont goûté, mais il me semble que bien peu l'aimaient.

On comprendra qu'à l'époque de ses débuts, la maîtresse d'école avait la charge de plusieurs niveaux dans une même classe et qu'elle se devait d'asseoir son autorité sans équivoque. De plus, ces femmes occupant un emploi, ayant charge d'âmes, se devaient de montrer patte blanche. Elle était donc toujours vêtue de façon sobre et sombre, chemisiers à manches longues boutonnés jusqu'au cou, longues jupes informes et chaussures noires lacées; une tenue pas très différente de celle des religieuses de l'époque. Elle ne portait certes pas le voile mais ses cheveux étaient toujours soigneusement tirés vers l'arrière sans qu'un poil ne dépasse.

C'est donc auprès de ce personnage pour le moins revêché que j'ai fait mes premières armes. Nous a-t-elle expliqué que les lettres que nous devons apprendre à tracer et à unir entre deux lignes étaient des symboles représentant des sons ? J'en doute. Selon

mes souvenirs, il nous fallait apprendre plein de choses sans poser de questions. Les réponses, nous devions les trouver nous-mêmes dans une espèce de jeu d'essai-erreur. Celles qui manquaient d'initiative et ne faisaient que peu d'essais ou celles dont la mémoire ne retenait pas les erreurs ne réussissaient pas avec **brio**. La répétition semblait être la seule stratégie d'enseignement.

Il faut dire que ce n'était pas facile pour les institutrices de première année. Les petites filles de cinq ou six ans arrivaient à l'école sans beaucoup de préparation. Nous n'avions pas eu droit à l'apprentissage ludique de la maternelle. Plusieurs n'arrivaient pas seules à attacher leur chapeau ou à nouer les lacets de leurs chaussures, ce qu'il fallait faire quatre fois par jour. Je trouvais que mademoiselle Gendron manquait de douceur, je me rends compte aujourd'hui que sa patience était mise à rude épreuve.

J'en aurais encore long à raconter. Là où je voulais en venir, c'est que mademoiselle Gendron nous aimait sans oser nous le montrer. Je ne l'ai compris que près de trente ans plus tard, l'idée ayant fait son chemin à la vitesse d'un **crabe** à la suite d'une rencontre sociale entre adultes.